MÉMOIRE

SUR LE RÉGIME ÉTABLI EN ESPAGNE

DANS LES TROUPEAUX

DE MÉRINOS,

Et sur les moyens d'amélioration convenables aux Provinces méridionales de la Russie.

S^t. PETERSBOURG,

IMPRIMÉ CHEZ ALEXANDRE PLUCHART ET COMP.

1811.

PERMIS D'ÊTRE IMPRIMÉ,

A la charge de fournir au Comité de Censure, après l'impression, un exemplaire de cet ouvrage pour ledit Comité, un exemplaire pour le Département du Ministère de l'Instruction publique, deux exemplaires pour la BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE *publique, et un exemplaire pour l'Académie Impériale des sciences. St.-Pétersbourg, le* 28 *Septembre* 1811.

SOHN, *Censeur.*

A SON EXCELLENCE

M^a. LE COMTE

DE ROMANZOFF

CHANCELIER DE L'EMPIRE.

&c. &c.

Monsieur le Comte

Le goût de Votre Excellence pour l'économie rurale, m'a fait naître l'idée de lui présenter ce mémoire. En daignant le faire imprimer et paraître sous vos auspices, vous avez bien voulu, Monsieur le Comte, donner une

preuve de la protection dont Votre Excellence honore et l'ouvrage et l'auteur.

Je suis avec un profond respect,

Monsieur le Comte

de Votre Excellence

le très-humble et très-
obéissant serviteur

Rouvier

MÉMOIRE

SUR LE RÉGIME ETABLI EN ESPAGNE

DANS LES TROUPEAUX

DE MÉRINOS,

Et sur les moyens d'amélioration convenables aux provinces méridionales de la Russie.

INTRODUCTION.

L'ESPAGNE a modestement joui, durant plusieurs siècles, de la propriété exclusive des laines surfines. Ses écrivains ne faisoient pas imprimer des traités volumineux d'économie, mais ses pâturages étoient couverts de nombreux troupeaux; et l'Europe entière leur payoit constamment un tribut complet pour les matières premières, qui servoient à la fabrication des draps supérieurs. Ce n'étoit cependant pas par défaut de lumières particulières ou nationales, que les raffinemens scientifiques demeuroient entièrement écartés d'une branche de revenu si importante; les Espagnols formoient sous Charles Quint un des peuples les plus éclairés de l'Europe. Les grands Seigneurs de cette vaste monarchie, vraiment dignes de se montrer à la tête d'une si valeureuse nation, étoient compris dans le corps

des bergers, et s'honoroient de l'attention qu'ils donnoient eux-mêmes à la direction de leurs troupeaux. Mais l'expérience avoit démontré que la subtilité des soins compliqués devenoit inutile dans une branche d'économie si uniforme. La nature seule en faisoit tous les frais, et la nature indulgente ne réclamoit pas de grands efforts de conception. La simplicité des bergers suivoit ses constantes indications avec une patiente exactitude, qu'on attendroit en vain de la sagacité des agronomes. Au commencement de l'été, lorsqu'un soleil brûlant desséchoit les herbes de la plaine, les brebis elles-mêmes avoient appris de la nature à devancer leurs conducteurs pour chercher la fraîcheur des pâturages élevés. En automne, le retour des frimas chassoit également les troupeaux des montagnes, et les forçoit à se réfugier dans des vallées abritées.

Lorsque la multiplication des troupeaux n'a plus permis de rencontrer ces convenances successives dans des situations rapprochées, l'intérêt et le besoin ont engagé à les chercher dans des provinces éloignées, et les voyages réguliers des bêtes à laine ont été introduits par la nécessité. Ce mouvement continuel s'est nécessairement opposé à l'établissement des soins minu-

tieux, ainsi qu'à la construction des étables, dont les Espagnols n'ont jamais soupçonné l'utilité, et cette économie à son plus haut degré de splendeur, avoit conservé tous les avantages de la simplicité patriarchale.

Cette simplicité précieuse ajoute à la singularité d'un phénomène d'économie pastorale extrêmement curieux, surtout lorsqu'on fait attention à la rapidité avec laquelle les connoissances les plus superficielles se sont répandues en Europe. La France, dont les provinces les plus tempérées, sont avec l'Espagne dans un point de contact immédiat, coupable d'une honteuse indifférence, pendant des siècles d'oubli parmi lesquels on compte des siècles de lumière, a totalement méconnu une source de richesse si évidente et si rapprochée, tandis qu'à de bien plus grandes distances, et dans de bien moins heureux climats, elle a été devancée par toutes les puissances du Nord. Cependant à peine quelques centaines de brebis d'Espagne se sont montrées à Rambouillet, qu'il est sorti des économies françaises plus de volumes que de toisons, et que de savantes méthodes nous ont appris, que les premiers essais de ces économies naissantes avoient élevé la finesse des laines de France au-dessus des laines d'Espagne,

avec lesquelles cependant on a fabriqué jusqu'à ce jour, et l'on fabrique encore les draps surfins de première qualité.

Ces succès aussi miraculeux que rapides ne sont ni bien étendus ni bien prouvés. Les laines de Mérinos de France qu'on ne rencontre pas en abondance dans le commerce, paroissent aux marchands de laine et aux fabricans sensiblement inférieures aux laines d'Espagne. Il est vrai que quelques observateurs minutieux prétendent avoir découvert le secret de leur supériorité par le moyen du micromètre; mais comme on ne fait point usage de cet instrument, ni dans le commerce, ni dans les manufactures, le but d'un produit rural étant la vente et l'emploi, il est prudent de continuer à établir le jugement sur la finesse des laines, d'après les anciens moyens d'appréciation, qui sont à portée de tout le monde.

C'est donc toujours à l'Espagne qu'appartient sans contradiction l'avantage incontestable du succès le plus constant, le plus étendu et le plus complet dans ses économies de laines fines, dont les autres économies de l'Europe ne sont que de simples émanations; et il est naturel d'attendre les meilleures leçons d'économie pastorale de la

même nation, qui nous a toujours fourni les meilleures toisons et les meilleurs béliers.

Mais les Espagnols n'ont jamais eu la moindre disposition à devenir les précepteurs du genre humain : contens de leurs paisibles succès dans l'économie des troupeaux, leur esprit national leur a fait concentrer leur amour-propre industriel dans le produit réel et ong-temps exclusif de leurs laines surfines; et lorsqu'ils ont enfin trouvé des imitateurs, qu'ils étoient très-éloignés de chercher, ils ont laissé tranquillement l'inexpérience publier des méthodes précoces sans être jamais tentés d'en relever les erreurs.

Les voyageurs auroient pu recueillir et publier à ce sujet des notions intéressantes; mais pour être admis à la faculté de bien étudier en Espagne les localités tant soit peu écartées des grandes routes, il faut, outre la connoissance de la langue, une grande condescendance pour les usages du pays, et quelque retenue dans les prétentions de supériorité. Ces qualités, quoique simples, sont apparemment assez rares; car peu de voyageurs sont parvenus à donner au reste de l'Europe des idées justes de l'Espagne politique et industrielle.

Le rédacteur de ce mémoire, ayant long-temps séjourné en Espagne avec toutes les af-

fections qu'une manière de sentir très-rapprochée rend communes aux habitans des contrées méridionales, a dû trouver une plus grande facilité à remplir le but direct qu'il avoit de s'instruire dans tout ce qui est relatif aux économies de laine fine. Il ne commet donc ancune indiscrétion, en réclamant un peu de confiance pour des vérités de fait, confirmées par l'expérience des siècles, qu'il étoit appelé à approfondir par un intérêt décisif et qu'il avoit tous les moyens possibles de bien observer.

§. 1.

Des troupeaux d'Espagne en général.

Les troupeaux d'Espagne sont divisés en deux classes : les troupeaux fixes, *Stantes*, les troupeaux mobiles *Transhumantes*. Les troupeaux fixes sont en grande partie d'une laine très-grossière ; les troupeaux mobiles sont tous d'une laine très-fine sans aucune exception.

Ceux des troupeaux fixes dont la laine approche plus ou moins de la qualité de celle des troupeaux mobiles, doivent évidemment cet avantage aux croisements de race volontaires ou accidentels. C'est surtout dans les provinces, où les derniers font un plus long séjour, que les premiers ont acquis plus de beauté.

Les troupeaux mobiles forment aujourd'hui une totalité de trois millions huit cent mille ; les troupeaux fixes s'élèvent à quatorze millions. Dans le seizième siècle les premiers s'élevoient à sept millions, les seconds à trente. Il résulte de ces faits, qu'il existe depuis long-temps en Espagne deux races de bêtes à laine très-distinctes. Une extrêmement fine, doit être comptée pour environ le quart dans la totalité des troupeaux du Royaume ; une autre décidément grossière y doit être comprise pour la moitié ; le quart restant est formé par toutes les variétés, qui résultent des différens mélanges des deux races opposées.

La plûpart des troupeaux de laine fine sont entièrement blancs ; le noir domine au contraire dans les troupeaux de laine grossière.

Les propriétaires de troupeaux errans forment depuis long-temps une association, connue sous le nom de *Mesta*. Alphonse-le-sage a dressé des ordonnances au conseil de la Mesta déjà existant le 2 Septembre 1311 de l'Ere Julienne, qui répond à l'année 1273 du Calendrier Grégorien.

Les Romains avoient depuis long-temps avili l'agriculture en Espagne, en la faisant exercer par des esclaves. Sous la domination des Visi-

gots, les conquérants issus d'un peuple pasteur abandonnèrent aux vaincus une profession pénible et méprisée, et leurs chefs couvrirent de troupeaux les vastes domaines, dont ils s'étoient emparés. Les bergers furent protégés et honorés d'abord, parce qu'ils avoient pour ainsi dire les armes à la main; ils le furent ensuite parce que leurs intérêts étoient déjà devenus ceux des premiers Seigneurs de l'Empire.

Le premier droit écrit des Rois Goths, intitulé *Leges fori judicum*, qu'on doit à l'autorité du Roi Sisnaud et aux lumières de St. Just et de St. Isidore, accordoit, dès l'année 671. 633, aux propriétaires de troupeaux les mêmes privilèges qu'Alphonse-le-sage leur assura dans la suite. Ces privilèges étoient de nature à nécessiter un accord des propriétaires pour les faire valoir en commun; et sans pouvoir fixer l'origine de leur réunion plus ou moins légale, on rencontre des preuves très-anciennes de son existence. Un des points principaux de la politique industrielle des anciens étoit la sûreté. Abandonnant toutes les espérances de perfection à l'action de l'intérêt individuel, la loi étoit extrêmement attentive à exciter cet intérêt par l'inviolabilité religieuse des propriétés de toute espèce. Il n'est pas surprenant, que les troupeaux, comme la portion

de richesse la plus exposée, eussent été jugés dignes d'une surveillance plus exacte de la part d'un Gouvernement, jaloux d'assurer l'exécution des loix même dans les situations isolées, que fréquentent ordinairement les bêtes à laine. Pour éviter toute espèce d'abus, tout particulier qui rencontroit une brebis perdue étoit, tenu de la remettre au premier berger qu'il rencontroit, et un des principaux objets de la police des bergers entre eux, étoit l'obligation réciproque de recueillir, au profit les uns des autres, le bétail égaré, de le soigner et de se réunir à des époques fixes pour les restitutions mutuelles. Ces petites assemblées, appelées *Consejos* par les loix Gothiques, ont reçu depuis le nom de *Mesta* dérivé de *mestal* et de *mestenno*, qui signifient, le premier un terrain vague sans propriétaire, le second une pièce de bétail égarée dans ce terrain.

Les membres de ces petites réunions s'appeloient frères, *hermanos*; leur chef ou président *Entregador*, mot dont la signification désigne sans équivoque sa principale fonction, qui étoit de rendre à chaque berger les brebis qu'il avoit perdues et que d'autres avoient recueillies. Dans le principe cet Entregador n'étoit qu'un des frères, désigné pour cette fonction;

aujourd'hui c'est un employé, qui reçoit des appointemens, mais qui a conservé le même nom avec les mêmes attributions. C'est de ces petites assemblées temporaires qu'est née la réunion générale et constante de tous les propriétaires de troupeaux mobiles. Dans leurs voyages périodiques, sentant tout l'avantage de cette fraternité, les mêmes hommes unissant successivement leurs intérêts, tantôt dans les montagnes d'Aragon, tantôt dans les plaines d'Estramadure, ont dû bientôt concevoir l'idée d'une corporation générale et permanente. Cette association libre exerçoit, du consentement commun, une police pour ainsi dire intérieure entre les frères; elle faisoit ensuite valoir les droits de chacun des frères en particulier comme de tous en général. Telle a été son utilité, jusqu'à ce que l'excès des privilèges obtenus, et le crédit attaché à la richesse et aux dignités de ses membres, en ont fait un véritable corps administratif, judiciaire et législatif, enfin une puissance réelle à côté d'une autre puissance, et une espèce d'état dans l'état.

La race particulière des bêtes à laine, qui compose les troupeaux des frères de la Mesta, est distinguée par le nom de *Mérinos*, qui n'est que la désignation d'une des qualités essentielles

de leur toison, qui est toujours extrêmement frisée, *merino*, *merina* signifie crépé, crépée. Ce nom est extrêmement usité en Espagne et en Barbarie, surtout comme nom de famille. Une des dinasties des Empereurs de Maroc l'a porté; mais cela n'a rien de surprenant d'après l'ancienne coutume de donner quelques fois même aux personnages les plus distingués par leur rang, des surnoms tirés de leurs qualités physiques les plus apparentes. Cette observation suffit pour démontrer le peu de fondement des opinions, qui cherchent à s'appuyer sur cette dénomination particulière de la race, pour lui attribuer une origine récente. Celle qui change la prononciation de mérinos en celle de marinos, pour faire venir cette race d'au-delà des mers, est la plus ridicule. Le plus léger degré d'instruction auroit suffi pour faire trouver dans les anciens auteurs des témoignages bien plus reculés de l'existence de ces laines sur la péninsule, dans l'état de perfection, qui paroît leur être naturel. On voit dans Strabon, que les béliers d'Espagne étoient payés jusqu'à un talent par les Romains, pour améliorer la laine des autres races de brebis.

Mais quelle qu'ait été l'origine primitive de cette race précieuse, il est évident qu'elle doit

sa conservation à la pureté invariable du régime pastoral uniforme, adopté en commun par les propriétaires de troupeaux mobiles. Les laines de la Pouille et de la Valachie, dont l'amélioration est l'effet des croisements de race opérés par les Romains avec le secours des béliers d'Espagne, offrent des exemples moins complets, et moins étendus, mais également remarquables, des avantages constans de la même simplicité de régime. On reconnoît par cette conformité de moyens et de résultats, que les meilleures laines provenant des anciennes économies, qui se sont conservées en Europe en grandes masses, n'ont jamais exigé des bergers que des soins faciles et peu coûteux, et que l'économie Espagnole étant celle qui fournit les meilleures laines à moins de frais et dans une plus grande quantité, doit être présumée la plus propre à servir de modèle à de pareils établissemens dans les localités où l'on peut disposer d'une vaste étendue de terrain.

§. 2.

Régime observé dans les troupeaux de la Mesta.

Le bétail de la Mesta est appelé *merino*, titre distinctif de sa race ; *mestenno* à cause de l'association à laquelle il appartient, et

transhumante par allusion à ses voyages annuels. Au printems ce bétail quitte la plaine pour passer l'été dans les montagnes, en automne il abandonne les montagnes pour profiter en hiver de l'abri des plaines tempérées.

Ces montagnes sont celles du Royaume de Léon, et partie de celles d'Aragon et de Castille. Ces plaines sont celles d'Estramadure et partie de la Manche et d'Andalousie.

La distance des pâturages d'hiver à ceux d'été, n'est pas la même pour tous les troupeaux. Elle varie depuis 100 jusqu'à 150 lieues.

On appèle *cavanna* tous les troupeaux d'un même maître et leur directeur en chef *Mayoral*. *Rebanno* est une division de 1000 à 1200 têtes, dont le conducteur *Rabadan* a quatre hommes sous ses ordres ; un Compagnon *compannero*, un aide *ayuda*, un surnuméraire *sobrado* et un *zagal*, qui est le plus jeune et qu'on peut regarder comme un élève. *Hatajo* est une subdivision d'un *rebanno* en deux ou trois portions souvent inégales. C'est ordinairement dans la montagne que les troupeaux sont ainsi partagés pour occuper plus facilement les petites portions de pâturage, que présente un pays coupé. En arrivant à ces pâturages d'été on sépare d'abord les agneaux des mères, afin que les

brebis puissent reprendre des forces, et également de crainte que les agneaux en grandissant ne les montent et ne s'affaiblissent. On leur donne du sel dans les montagnes sur le pied d'une *fanegue* pour cent têtes, ce qui revient à un chetvert pour 300. On prend cette précaution, parceque les herbes de montagne sont plus humides et contiennent moins de parties nitreuses, que celle des plaines d'Estramadure. On leur distribue ce sel par petites parties de trois en trois jours, en le plaçant, après l'avoir brisé, sur les pierres les plus lisses de l'endroit, où ils paissent, et ils viennent le lécher avec avidité.

Vers la fin de Juin on donne les béliers aux brebis à raison de quarante pour chaque division de mille, et si les pâturages sont très-escarpés, on en ajoute quelques uns de plus, pour ne pas les fatiguer.

Un des soins les plus importans d'un directeur de troupeaux de laine fine consiste dans le choix et l'éducation des béliers destinés à perpétuer la race.

Pour faciliter ce choix, tous les agneaux mâles qu'on élève, sont conservés entiers, ils n'excèdent jamais la moitié de ceux qui naissent,

on choisit les plus beaux et les plus sains et on leur donne à chacun deux mères à têter.

Quand les béliers ont trois ans, ils prennent le nom de *morruecos*, c'est alors qu'on fait avec entière connoissance de cause le choix de ceux qu'on doit donner aux brebis. Voici les qualités qu'on recherche dans les béliers pères: une laine fine frisée, serrée, longue, blanche, descendant sur les jambes jusqu'aux pieds, sur la tête jusqu'aux yeux. Point de jarre ou poil rude mêlé avec la laine; point de tâche noire sur les lèvres, dans la bouche sur les onglons des pieds, ni même sur les cornes, une taille avantageuse et des membres bien proportionnés. La tête moutonnée, c'est-à-dire le front et le haut de la face convexes.

Les béliers sans cornes sont entièrement exclus des troupeaux de la *mesta;* on les croit moins forts, moins propres à la génération et à la perfection de la race.

On laisse les béliers avec les brebis jusqu'à la fin de Juillet, époque à laquelle on retire le plus grand nombre, n'en laissant que quelques uns des plus vigoureux pour féconder les mères, qui pourroient être encore vides, jusqu'à la mi-Août. On sépare entièrement les mâles des

femelles, et on laisse le troupeau dans les montagnes jusqu'à la fin de Septembre.

C'est dans ce dernier mois, qu'on enduit les bêtes à laine sur le dos avec de *l'almagro*, terre rouge, férugineuse, délayée dans l'eau. On croit que cette opération contribue à la finesse des laines; d'autres regardent cette opinion comme un préjugé et on a commencé même à supprimer cet usage dans quelques troupeaux. *Pons* sur la foi d'une vielle Romance pastorale croit voir en cela les restes d'une ancienne manière de marquer les troupeaux, dont l'ignorance a méconnu le motif et dont le préjugé a perpétué la pratique. Son avis paroît le plus probable.

Depuis la fin de Septembre jusqu'à la mi-Octodre pour le plus tard, les troupeaux prennent le chemin de l'hivernage: les journées autant qu'il est possible ne doivent pas être plus fortes que de 4 à 5 lieues, par ménagement pour les brebis pleines. Chaque troupeau part plus ou moins tard suivant le chemin qu'il doit faire. La distance n'est pas la même pour tous; elle varie d'après la situation des pâturages depuis cent jusques à cent cinquante lieues.

L'itinéraire de leur voyage est fixé par les ordonnances Royales, et par des réglemens très-

anciens, dont le conseil de la mesta et ses employés surveillent l'exécution. On a mis en réserve pour leur trajet des communications, qu'on appele *cannada*, qui doivent avoir dans l'endroit le plus étroit 270 pieds de largeur pour que le bétail puisse passer avec commodité. Ils peuvent en outre paître librement dans les communes et les terres en friche. Suivant le plus ou moins de pâture, qu'ils rencontrent, la journée est plus ou moins courte. La nécessité les oblige quelquefois à faire jusqu'à sept lieues de 24,000 pieds dans un seul jour, pour traverser un passage peu abondant en herbes. Les brebis fatiguées de cet effort se reposent ensuite dans les champs ouverts, marchant et paissant avec plus de tranquillité; mais elles gagnent toujours du terrain, et n'ont pas un seul jour de repos absolu.

Les troupeaux étant rendus à leur destination, le *mayoral* a le soin de les repartir dans les prairies; ces prairies suivant leur étendu sont divisées en *quints* et en *milliers*. Le millier est l'espace suffisant pour l'entretien de mille têtes, le *quint* ne peut en nourrir que cinq cents. C'est d'après la connoissance du local, qui est presque toujours le même pour chaque troupeau, qu'on augmente ou diminue le nombre

des têtes de chaque *rebanno*, pour qu'il puisse subsister en entier dans un seul millier ou par moitié dans deux quints.

Les bergers sont logés dans des cabanes formées de fascines et de branches d'arbre, où ils se précautionnent de leur mieux contre le froid et la pluie. Le troupeau, tant en hiver qu'en été, campe en rase campagne, et pour que ces animaux ne s'écartent pas, on les parque le soir dans des filets fixées par des pieux.

Quand il règne des vents froids, si l'on ne peut trouver aucun arbre, on met contre les filets, du côté d'où vient le vent, des espèces de fascines, qu'on place debout, et liées les unes avec les autres, et cela soulage beaucoup le troupeau.

Le matin (en toute saison) on a soin d'attendre que la rosée ou la gelée blanche soient dissipées par le vent ou par le soleil, avant de faire paître les troupeaux.

Dès que la saison, où les brebis doivent mettre bas, approche, on les sépare des brebis vide; on place celles qui vont devenir mères dans l'endroit le plus abrité et dans le meilleur pâturage; à mesure qu'elles mettent bas on forme une nouvelle division, plaçant séparément d'un côté les brebis pleines, de l'autre les mères

avec leurs agneaux. L'enclos, où les brebis doivent mettre bas et élever leurs agneaux est choisi et préparé d'avance avec beaucoup plus de soin que les pâturages ordinaires. Les brebis n'ont besoin d'aucun aide pour mettre bas, mais si le temps est froid et pluvieux, il faut nettoyer la boue qui s'est attachée à leur ventre, et rechauffer les agneaux nouveaux nés. On leur ouvre ensuite la bouche, on y fait tomber quelques gouttes de lait, de manière, que s'approchant de la mamelle et commençant à sucer, il se trouve affilié avec sa mère.

On tue les agneaux mal conformés, et ceux que leurs mères ne sont pas en état de nourrir. Les brebis qui n'ont plus de nourrison servent à doubler la nourriture des autres, et surtout celle des agneaux mâles, qu'on a tant d'intérêt à fortifier. On place sur l'agneau, auquel on veut donner une seconde nourrice, la peau de l'agneau mort, on répand sur cette peau un peu de sel pilé, pour que la mère du mort, croyant le reconnoître à l'odeur, et le léchant suivant sa coutume, séduite par le goût du sel, s'attache à son nouveau nourrisson. On appèle cette méthode affilier avec la peau. Quand l'affiliation se fait au moment de la naissance de deux agneaux, elle est beaucoup plus facile; il

suffit de frotter avec le sang et les eaux de la seconde mère l'agneau qu'on veut lui faire nourrir et de le placer entre la naturelle et l'adoptive. Si on rencontre des brebis tout-à-fait rebelles, on les réduit en les attachant par un des pieds de devant à un pieu, et en soutenant sa poitrine par un bois fourchu; dans cette position elle ne peut refuser sa mamelle à l'agneau, qui la saisit malgré elle; et la force de l'habitude ou la crainte du châtiment la décident bientôt à admettre son nourrisson.

La précaution de faire mettre bas les brebis dans un enclos abondant en pâture est également utile aux mères et à leurs agneaux. Les premières se fatiguent moins et les seconds se fortifient plutôt. Si les brebis mettent bas peu à peu, de manière, que les premiers agneaux soient plus grands, que les autres, le berger forme deux divisions; une des plus grands et des plus forts, l'autre des nouveaux nés, chacun avec leur mère et avec leur nourrice secondaire.

Outre ces précautions, on a encore celle de les parquer séparément et de changer le parc tous les jours s'il pleut, et de deux en deux jours, si le tems est sec.

On a soin de donner toujours le meilleur pâturage aux mères des agneaux les plus retardés,

pour qu'ils se fortifient plutôt, et soient en état de suivre les autres au prochain voyage.

Avant de sortir de l'hivernage, on marque les agneaux avec un fer chaud, sur le haut du nez, où on leur fait par ce moyen une marque inaltérable, on leur coupe aussi la queue, à laquelle on ne laisse que quatre pouces de long. Cette opération se fait en plaçant la queue sur un bloc de bois ; elle doit être emportée d'un seul coup d'un couteau bien tranchant, et on arrête le sang avec de la cendre. Il paroît que le but de cette opération n'est que de ménager la propreté de la laine. C'est aussi dans cette saison qu'on coupe les cornes à quelques béliers pour les rendre moins méchants. On moutonne également le peu de mâles, qu'on destine à faciliter la conduite des troupeaux. L'usage de mutiler ces animaux pour les engraisser est absolument banni en Espagne des troupeaux de laine fine, où l'on ne songe qu'à l'amélioration de la race, et au produit des laines, ne regardant la vente de la chair que comme un objet très-secondaire, et au pis aller pour tirer parti des vieilles bêtes, qui ne peuvent plus suivre le troupeau.

On a cru remarquer qu'au commencement d'Avril un instinct naturel, ou la force de l'ha-

bitude avertit les troupeaux mobiles, que le tems de se mettre en route est arrivé. Tous les bergers rendent un témoignage unanime de l'inquiétude extraordinaire, qu'on observe alors dans ces animaux, et de la peine qu'on a pour les contenir. Il n'y a rien de merveilleux dans cette circonstance, les plaines tempérées d'Estramadure couvertes en hiver d'une herbe tendre, deviennent en été arides et dépouillées de verdure, et tout animal, qui manque de nourriture est ordinairement très-impatient.

Le retour se fait de la même manière, que le premier voyage, seulement avec un peu plus de rapidité, la saison étant ordinairement meilleure, et les bergers se trouvant dispensés des ménagemens exigés par la situation des brebis pleines. Ce voyage est interrompu à l'approche des montagnes par la tonte des troupeaux, qui est suivie du lavage des laines. Ces deux opérations qui exigent des soins plus minutieux auroient altéré la simplicité de l'administration des économies d'Espagne, si on avoit dû en confier l'entière exécution aux bergers chargés de la conduite des troupeaux. On en a donc fait des entreprises entièrement séparées, et on a formé dans les localités convenables des établissemens à demeure, qui satisfont successive-

ment à ces deux objets, pour plusieurs troupeaux de différens maîtres, moyennant une rétribution fixe réglée sur le nombre des brebis pour la tonte, et sur le poids de la laine pour le lavage. Ces deux opérations seront décrites dans les deux paragraphes suivans.

§. 3.

De la tonte des troupeaux de la Mesta.

Les maisons de tonte, *casas d'esquileo*, devant servir à la tonte de plusieurs troupeaux, sont distribuées sur les chemins pastoraux les plus fréquentés, pour éviter des détours inutiles; on les a placées également les plus près possible des pâturages d'été, pour ne pas fatiguer le bétail après la tonte, qui est le moment le plus critique pour ces animaux.

La plupart de ces maisons sont situées dans les montagnes d'Avila et de Ségovie, à Soria, Burgos et Cuença; les autres sont dispersées au pied des montagnes d'après les convenances locales; les édifices sont disposés autour d'une cour quarrée, et occupent quelquefois une espace de cinq cents pieds de longueur sur quatre cents pieds de large. Les principales pièces sont des étables où l'on peut placer jusqu'à vingt

mille brebis ; une pièce, où on met celles qui vont être tondues immédiatement, très-serrées les unes contre les autres, pour les faire suer (*bache*), le laboratoire, où on les tond (*rancho*), des magazins pour les toisons (longas), une boucherie (matadero), un réfectoire (*refectorio*), un magazin pour les provisions (*despensa*), un appartement pour marquer les brebis à la pois (*pecera*). Dans le premier étage il y a des logemens pour les maîtres, pour leur mayoral et pour les gens de leur maison.

Le rassemblement des ouvriers, les approvisionemens pour leur nourriture et la direction du travail sont à la charge d'un facteur, espèce d'intendant, connoisseur en laine, qui préside à toutes les opérations de la tonte ; on commence ordinairement au premier de Mai.

Les bêtes à laine étant entrées dans les étables, on renferme dans la pièce appelée *bache* les brebis, qui doivent être immédiatement tondues assez serrées les unes contre les autres, de manière à les faire entrer en sueur. Douze ouvriers, appelés lieurs (*legadores*) les prennent l'une après l'autre, leur attachent les pieds avec des cordes de jonc, et les placent devant les tondeurs. Ce métier est fatigant et doit être exercé par des gens entendus parce qu'en attachant les

brebis, s'ils ne sont pas très-adroits, ils peuvent les estropier. Les béliers ne sont point attachés, on les amène aux tondeurs en liberté ; si on les lioit, ils s'effrayeroient trop et feroient des efforts dangereux.

Les tondeurs (*Esquiladores*) sont au nombre de quatre-vingts à deux cents. Ils tondent les brebis avec des ciseaux d'environ un pied de longueur, qui ont une certaine courbure pour approcher avec plus de facilité la peau de l'animal sans l'endommager. Les ciseaux doivent être très-effilés, et pour cet effet chaque tondeur a sa pierre à aiguiser et trouve de distance en distance de l'eau placée dans des petites piles le long de la muraille.

Le métier de tondeur est facile à apprendre. Il n'exige que de la bonne volonté et de la patience. Dans les villages où on fait des tontes, tous les cultivateurs l'exercent pour gagner pendant le mois qu'elles durent, un salaire, qui est ordinairement plus fort que celui du labourage.

Les béliers n'étant pas attachés, doivent être confiés aux tondeurs les plus adroits et les plus patiens. Comme il est impossible d'éviter que les ciseaux n'offensent quelquefois la peau, six ouvriers appelés noircisseurs (*moreneros*),

parcourent le laboratoire, portant à la main un petit plat rempli d'un charbon pilé très-fin, dont ils mettent une pincée sur la blessure, pour qu'elle se sèche et n'engendre pas des vers.

On appèle receveurs (*recibidores*) les ouvriers, qui recueillent les toisons après qu'elle ont été enlevées ; ils en forment une pelote en faisant une espèce de noeud après avoir séparé les flocons détachés qui ne sont pas de si bonne qualité que le reste, de la laine ; ces receveurs sont ordinairement au nombre de douze.

Quatorze toisonneurs (*velloneros*) reçoivent les toisons pour les porter au magazin.

Douze balayeurs entretiennent la propreté de l'attelier, ramassant dans des paniers tous les flocons de laine tombés par terre et le remettent aux repasseurs (*repassadores*), enfin les entasseurs (*apiladores*) rangent la laine dans le magazin, faisant des tas différens de la laine des brebis, de celle des agneaux et des rebuts ou tombées.

En même tems on délie les brebis tondues, on les conduit dans la cour, on les marque avec la pois de la marque du berger, auquel on les confie, la marque au fer étant celle du propriétaire. Dans le hangard, où on place ces animaux après la tonte, on établit des séparations

avec des claies portatives entre les différentes divisions du même troupeau ; le mayoral consigne chacune de ces divisions à son premier berger (*rabadan*) qui doit en répondre et les compte avec lui. Les vieilles bêtes, qui ne valent plus rien pour la génération, ni pour la production des laines sont mises à part pour être consommées ou pour être conduites au marché.

Le jour même de la tonte, si le tems est beau, on mène paître un moment les brebis nouvellement tondues et on les ramène le soir dans la cour pour les habituer peu à peu à l'air et leur faire passer la nuit à l'abri de la maison. Si le tems est mauvais, on les met à couvert sous le hangard. Les premiers jours de marche après la tonte, sont un tems de crise et de mortalité pour les bêtes à laine : on les conduit alors avec beaucoup de ménagement, mais si le tems est mauvais on ne peut éviter la perte d'un grand nombre de têtes. Dès que le troupeau a atteint les bois, dont les montagnes sont couvertes, on le regarde comme en sûreté.

Après la tonte on emballe la laine pour la conduire au lavoir, quelques propriétaires font la séparation des qualités dans la maison de tonte, mais comme cette pratique n'est pas gé-

nérale et que les receveurs (*recibidores*) de la tonte sont ordinairement moins habiles que ceux du lavoir, je supposerai qu'on emballe les toisons en pelote, suivant la méthode de Segovie et d'Avila, n'admettant que trois séparations. 1ère. Laine de recette, 2de. agnelins, 3me. rebuts ou tombées. On pèse la laine avant de la mettre dans les sacs, chaque poids est de deux arrobes, et on en met cinq dans chaque sac, qui est alors de dix arrobes.

§. 4.

Lavage des laines.

L'édifice d'un lavoir de laine est la principale ustensile de cette main-d'œuvre. Ses parties essentielles sont. 1°. Un magazin à recevoir les laines en suin. 2°. Un attelier pour la séparation des qualités. 3°. Un canal avec une digue ou réservoir en état de fournir toute l'eau nécessaire (*casseron*). 4°. Une chaudière de la contenance de vingt pipes. 5°. Trois cuves pour le lavage à chaud de la laine (*tinos*). 6°. Un plancher (*tablero*) pour placer la laine qu'on tire des cuves. Un canal pour le lavage à froid composé des pièces suivantes: 7°. un intervalle pour jeter la laine peu à peu dans le canal.

8°. Un puits oval *(pozzo)* pour la fouler dans l'eau courante. 9°. Un long canal pour la laver dans l'eau courante. 10°. Une caisse à la fin du canal, avec un filet pour recueillir la laine *(galera)*. 11°. Un plancher pour déposer la laine, qu'on retire du canal et de la galère *(tablero)*. 12°. Une place en pente, pavée en pierres plates, *(pedrera)*, pour égouter la laine. 13°. Une prairie pour la faire sécher. 14°. Un magasin pour recevoir et emballer la laine lavée. Nous en indiquerons l'usage en suivant le détail des opérations.

Dans un lavoir, où on dépêche de 100 à 120 quintaux de laine par jour, on emploie 68 ouvriers, qui sont :

1 Propriétaire ou locataire directeur *(Estagero)*.
2 Capitaines des ouvriers *(Capitanes)*.
1 Maître de cuve *(Tinero mayor)*.
2 Aides *(Ayndantes)*.
5 Hommes qui enlèvent la laine des cuves *(Sacalana de tino)*.
5 Fouleurs *(Pisadores)*.
5 Hommes pour séparer et presser la laine dans les mains *(Duques)*.
1 Metteur à l'eau *(Echa pella)*.

---

16 ouvriers.

16 *Ouvriers ci-contre.*
2 Fouleurs du puits *(Poseros)*.
4 Fouleurs du canal (le premier *Boca*, les trois *Canariegos)*.
1 Fouleur pour arrêter la laine *(Allegador)*.
4 Enleveurs de laine du canal *(Saccalanas de la rabera)*.
1 Enleveur de laine de la galère *(Saccalanas)*.
7 Pierriers *(Pedreros)*.
1 Pierrier major (*Pedrero mayor)*.
30 Porteurs et sécheurs pour étendre la laine sur le pré *(Camperos)*.
2 Fouleurs *(Danza lanas)*.

---

68 ouvriers.

Lorsqu'on ne peut ou qu'on ne sait pas faire venir l'eau d'elle-même dans la chaudière et dans les cuves, il faut encore
4 Porteurs d'eau.

---

72 hommes pour le lavage.

Et pour la séparation des qualités de laine :
1 Facteur *(Factor)*.
20 Receveurs *(Recibidores)*.

La laine arrivée au lavoir, placée dans le magazin général, est apportée par petites parties dans l'attelier destiné à la séparation des qua-

lités. Les receveurs mettent les sacs à côté d'eux et en tirent les toisons pour les placer l'une après l'autre sur des claies de bois placées au jour à trois pieds d'élévation du plancher. Ils ouvrent la toison, l'examinent dessus et dessous, et la divisent de la manière que nous allons indiquer. La première qualité ou *fleuret* se compose: 1°. De la laine du dos prise à commencer au-dessous des épaules jusques à la naissance de la croupe. 2°. Des côtés. 3°. Des deux côtés inférieurs du col. 4° Du poitrail. L'entredeux des épaules et le haut des jambes sont classés dans la première qualité, lorsque les toisons sont très-belles; pour peu qu'elles soient inférieures, elles descendent dans la seconde.

La seconde qualité est formée du haut du col, du bas de la poitrine, du dessus du ventre, de la seconde partie des cuisses, de l'extrémité des côtés et des parties destinées à la première qualité, si elles ont quelque défaut. Cette seconde qualité est connue sous le nom de fine.

Tout le reste de la laine de recette est placé dans la troisième qualité, qu'on appèle seconde.

La laine de rebut entre avec la laine du haut de la tête et du bas des jambes dans la quatrième et dernière qualité, qui reçoit le nom de tombées. Le facteur surveille avec une attention

scrupuleuse le travail des receveurs, le prix de la laine dans l'étranger dépendant d'une séparation exacte.

La laine des agneaux ne forme qu'une seule masse, qu'on appèle agnelin et qu'on lave à part, quand la séparation des qualités est achevée; la laine fleuret est lavée la première, on la place par lits dans les cuves, qui sont des quarrés de maçonnerie de 8 pieds sur quatre pieds et demi de profondeur.

Le maître de cuve, règle la chaleur de l'eau, qui ne doit être que tiède pour les agnelins, un peu plus chaude pour les laines surfines, un degré de chaleur de plus pour les fines; autre augmentation d'un degré pour les secondes, et presque bouillante pour les tombées.

Chaque fois qu'on place un lit de laine dans une cuve, les aides y descendent pour retourner la laine, si la chaleur le leur permet, comme dans les qualités fines. Dans les tombées, ils font cette opération avec des instrumens de bois, qui ne sont qu'une petite planche au bout d'une perche. Les agnelins doivent demeurer dans l'eau chaude quarante minutes, les laines surfines quarante cinq, les fines cinquante deux, les secondes soixante et les tombées soixante-et-dix. Si la laine est en général plus sale que

de coutume, on augmente le nombre de minutes proportionnellement pour chaque sorte, le maître de cuve se réglant plutôt sur l'effet du lavage que sur le tems.

Les trois enleveurs de laine retirent la laine des cuves dans des paniers, qu'on appèle *palmares* et qui peuvent contenir chacun, environ douze livres de laine ; les paniers sont posés sur le plancher des cuves, qui doit avoir au moins 27 pieds de long sur 8 de large, et doit être percé dans toute son étendue de très-petits trous pour l'écoulement des eaux ; les trois fouleurs foulent la laine avec les pieds dans ces paniers pour lui faire rendre l'eau chaude. Trois autres ouvriers, nommés *Duques* achèvent de la presser par poignées entre leurs mains, l'étendent et la livrent au metteur à l'eau, qui la jette peu à peu dans la première partie du canal, qui répond à un des bouts du plancher. Le courant de l'eau amène la laine dans le puits oval, qui a quatre pieds de profondeur, le reste du canal a seulement trois pieds et trois quarts ; mais cette différence est rachetée en biseau pour éviter toute retenue, qui pourroit arrêter la laine. La largeur du puits est de quatre pieds, sa longueur de neuf, il est traversé dans le milieu par une solive, où s'appuyent les deux

ouvriers, qui foulent la laine dans le puits. Les quatre fouleurs du canal sont répartis, un à l'ouverture du canal du côté du puits, les trois autres dans toute la longueur du canal, qui est de trente six pieds; sa largeur commence par deux pieds et augmente insensiblement jusqu'à quatre; il est terminé par une digue, qui arrete la laine dans le fonds, s'élève jusqu'à deux pieds et demi et laisse passer l'eau par dessus. La laine est enlevée par les quatre enleveurs de laine du canal; un ouvrier placé près de la digue pour arrêter la laine, facilite cette opération. Les flocons, qu'on n'a pu arrêter, tombent dans le filet de la galère, où les deux fouleurs (*danza lanas*) les empêchent avec les pieds de s'arrêter au fonds et où ils sont recueillis par l'enleveur de laine de la galère. Le plancher du canal et de la galère a 27 pieds de long sur trois de large; il ne sert qu'à déposer la laine, que les ouvriers nommés pierriers mettent ensuite à égouter, en la rangeant par sillons sur un plan incliné pavé en pierres plates, de l'étendue de 36 pieds de long sur 36 pieds de large.

La laine égoutée est mise à sécher sur pré par les ouvriers nommés *camperos* qui lorsqu'elle est sèche, la serrent dans le magazin des

laines lavées, où on les met en sacs pour les expédier de suite.

Un pareil lavoir garni de tous ses ouvriers se paye environ 100 piastres fortes par jour, et le lavage de la laine revient, par ce moyen, à environ une piastre forte, par quintal.

§. 5.

De l'influence des voyages périodiques des troupeaux de la mesta sur la finesse de la laine.

Ce n'est pas dans la vue d'améliorer la qualité des laines que les troupeaux ont été soumis dans le principe à de longs voyages. C'est que sans ces voyages, la localité de certaines provinces se seroit refusée à leur existence.

Pour éclaircir ce point important, je laisserai d'abord parler Mr. de Jovellanos, ancien ministre de la justice et du département des affaires ecclésiastiques. Dans son rapport, fait au nom de la société économique de Madrid, sur un projet de loi agraire, il dit, en parlant des privilèges de la Mesta: » La société n'en trouve » qu'un seul digne d'exception, si toutefois on » peut donner ce nom à une coutume antérieure » à l'origine de la mesta, à la fondation du trou- » peau royal, et même à l'établissement de notre

» agriculture. Tel est l'usage des chemins pasto-
» raux, sans lesquels le bétail voyageur périroit
» sans doute. L'émigration périodique de ces
» nombreux troupeaux, répétée deux fois chaque
» année, en automne et au printems, dans un
» espace aussi étendu que celui qui sépare les
» montagnes de Léon, des plaines d'Estrema-
» dure, ne sauroient avoir lieu, sans la franchise
» et la largeur de ces communications. Elles
» deviennent d'autant plus précieuses, que dans
» le systéme protecteur que nous voulons établir,
» la clôture des champs, ne laissera plus ouverts
» que les chemins publics et les pâturages com-
» muns et particuliers, absolument nécessaires
» pour la culture des héritages. «

» La société, pour justifier cette coutume,
» ne décidera pas la question si long-tems agitée
» entre les partisans de la mesta et ses détracteurs,
» sur la nécessité des voyages des troupeaux,
» pour conserver la finesse des laines. Dans la
» pureté de ses principes, cette nécessité fût-elle
» démontrée, ne suffiroit pas pour établir un
» privilège, parce qu'aucun motif d'intérêt par-
» ticulier ne peut justifier la dérogation des prin-
» cipes consacrés au bien général, et la consé-
» quence qu'on pourroit tirer de la nécessité des
» voyages pour la finesse des laines, ne justifie-

» roit pas l'usurpation du terrain exigé par les » chemins pastoraux. »

» Mais ces voyages ont toujours été nécessaires » à la conservation des troupeaux. C'est sur » cette nécessité qu'est fondé le légitime usage » des communications qu'elle réclame, dont les » bergers ont toujours joui, et auxquelles l'Es- » pagne doit la riche branche d'économie de ses » laines, depuis long-tems célébrées dans l'his- » toire. Il est prouvé que les pâturages élevés » des montagnes de Léon et des Asturies, ense- » velis sous la neige en hiver, ne pourroient ali- » menter les nombreux troupeaux, qui se nour- » rissent en été des herbes fraîches et savoureu- » ses dont ils sont couverts. Il est également » certain que les fertiles plaines d'Estramadure » desséchées en été par un soleil brûlant ne » présenteroient qu'un sol aride à la multitude » innombrable de bêtes à laine, qu'on y voit » paître en hiver. Qu'on oblige un seul de ces » troupeaux à passer tout un été en Estramadure, » ou tout un hiver dans les montagnes de Babia, » il périra sans remède. C'est cette différence » de pâturages, qui a produit la transmigration » naturellement et insensiblement établie, non » pour affiner les laines, mais pour conserver et » multiplier les troupeaux. Après l'irruption des

» Maures, les Espagnols réfugiés dans les mon-
» tagnes, qui entretiennent encore aujourd'hui la
» majeure partie de nos troupeaux mobiles, y
» sauvèrent l'unique richesse, que l'état pût con-
» server dans une si grande confusion, et à me-
» sure qu'ils chassèrent l'ennemi de la plaine, ils
» y firent paître leur bétail et étendirent ainsi les
» limites de leur propriété en même tems que
» celles de l'Empire. Les variations des saisons
» leur apprirent à combiner les différentes tem-
» pératures. La distinction des pâturages d'été
» et des pâturages d'hiver naquit de cette com-
» binaison, ou pour mieux dire de ce besoin, qui
» a pu même influer sur la direction des conquê-
» tes, puisque les Espagnols pénétrèrent en Es-
» tramadure plutôt que du côté de Gaadarama.
» Ainsi dès que cette fertile province eut été
» agrégée au Royaume de Léon, la chaleur et
» la sécheresse du nouveau territoire fut com-
» binée avec la fraîcheur de l'ancien, et la trans-
» migration s'établit entre Babia et l'Estramadure,
» entre les montagnes et la plaine long-tems avant
» qu'on pût songer à cultiver le terrain nouvel-
» lement conquis ; de manière que quand l'agri-
» culture commença à renaître et à s'étendre
» dans les fertiles campagnes gothiques, elle

» dut trouver la servitude des chemins pastoraux déja établie, et la respecter. «

» Il n'est donc pas surprenant, que la législa-» tion Castillane, née en présence de la transmi-» gration des troupeaux, ait respecté ces che-» mins, ou pour mieux dire une coutume établie » par la nécessité et par la nature. Elle a suivi » en cela l'exemple des peuples les plus sages. » Les loix romaines connurent les voyages des » troupeaux et protégèrent également les com-» munications pastorales. On voit dans Cicéron, » que cette servitude publique étoit connue en » Italie sous le nom de *calles pastorum* et Marc » Varron en fait également mention, rapportant » que les brebis de la pouille passoient de son » tems l'été dans les montagnes des Samnites. «

Dans les provinces méridionales de la France, le séjour alternatif des troupeaux dans la plaine en hiver, dans la montagne en été, est de tems immémorial aussi régulièrement établi qu'en Espagne; si ce changement de pâturages n'exige pas un déplacement si pénible, c'est parce que les montagnes sont placées plus près des plaines abritées; cela n'empêche pas que plusieurs de ces troupeaux ne fassent jusqu'à quarante lieues au printems, et autant en automne, et l'on ne

s'est jamais aperçu d'une amélioration dans la qualité de leurs laines.

Sans sortir de la péninsule Espagnole, beaucoup de troupeaux de la montagne du Cuença et quelques uns de Soria et autres lieux, qui vont hiverner dans les Royaumes d'Arragon, de Valence et de Murcie, quoiqu'ils soient de la race des Mérinos, ne fournissent jamais une laine aussi estimée que les léonoises; tandis que d'un autre côté plusieurs troupeaux, qui ne quittent pas l'Andalousie et la Manche et d'autres, qui n'abandonnent jamais les Provinces du Nord, donnent les laines superfines, où l'on est forcé de reconnoître tous les caractères, qui distinguent les toisons des troupeaux mobiles du 1er ordre. On objecte envain, que ces troupeaux fixes ne doivent cet avantage qu'aux voyages de la race Léonaise, qui leur a fourni continuellement des béliers; mais ce dernier fait, quoique certain, n'en détruit pas moins le préjugé de l'influence directe de ces voyages éternels sur la finesse des laines; il fournit ensuite une preuve incontestable et complète de l'utilité des croisemens de race, qui ont communiqué à des troupeaux fixes la plénitude d'avantages, qu'on croyoit réservée aux troupeaux mobiles. On peut croire facilement, qu'un

changement de pâturages peut être utile aux troupeaux et contribuer à leur bien-être, d'où peut dépendre en grande partie la finesse de leur laine. Ce changement deviendra encore plus avantageux, lorsqu'il sera combiné de manière à garantir les bêtes à laine d'une partie des incommodités, qu'elles ont à souffrir dans les changemens de saison. On peut croire encore, que ne pouvant faire mieux, les bergers de certaines provinces de l'Espagne ont eu raison de soumettre leurs troupeaux à de longs voyages; mais on doit toujours regarder ces marches forcées comme un préjudice réel souffert dans la vue d'un plus grand bien, et comme un véritable obstacle, qui s'est trouvé par hasard indispensablement combiné avec des causes d'amélioration et de prospérité.

§. 6.

Des véritables causes de la finesse des laines dans les troupeaux de la Mesta.

La finesse des laines d'un troupeau dépend presque entièrement du choix des mâles. Les succès obtenus en Saxe, en Angleterre, en France, en Prusse, en Autriche et même en Suède suffisent pour accréditer ce principe.

En Espagne il est adopté sans contradiction par tous les frères de la Mesta. Le prix des bélier supérieurs y étoit autrefois aussi élevé qu'il peut l'être aujourd'hui en Angleterre et en France : et si l'extrême abondance a produit une diminution de prix ce n'est que sur les individus, qui, quoique très-beaux, sont enfin devenus communs par le soin qu'on a pris de les multiplier. Tous ceux qui s'élèvent au-dessus de la perfection ordinaire, se vendroient encore plus cher qu'autrefois, s'ils entroient dans les marchés : mais les possesseurs sont trop éclairés sur leurs véritables intérets pour ne pas les destiner de préférence à l'amélioration de leurs propres troupeaux. La moindre influence des mères sur la finesse des laines vient d'être prouvée jusqu'a la démonstration, par les expériences du Marquis d'Iranda. Ce Seigneur a extrait de Barbarie un troupeau, dont il a accouplé les mâles avec des brebis mérinos et les femelles avec des béliers de la même race, choisis avec soin dans ses propres troupeaux. Les brebis de Barbarie ont donné des agneaux mérinos et les brebis d'Espagne dégradées par le mélange des béliers étrangers, n'ont produit que des agneaux, qui conservoient tous les caractères de la race africaine.

Sur cent brebis on n'a besoin que de trois béliers pour les féconder; dans les troupeaux de la mesta, on en employe jusqu'à six, qu'on prend toujours sur quarante *morrnacos* ou élèves de trois ans, choisis dès leur naissance pour être nourris par deux mères, et fortifiés par tous les soins qui peuvent contribuer à leur santé et à leur beauté.

Les troupeaux sont ordinairement de 10,000 têtes de brebis, et le choix de 600 béliers sur 4000 élèves est infiniment plus avantageux que celui de six sur quarante, parce qu'un seul bélier privilégié facile à trouver sur un si grand nombre, suffit pour communiquer à tout un troupeau, dans trois ou quatre générations, les qualités éminentes qui le distinguent.

La persuasion où sont les bergers, que la finesse des laines dépend entièrement du choix des mâles, leur fait négliger l'attention recommandée par Daubenton, de donner les plus belles brebis aux plus beaux béliers, pour que la race s'élève toujours de plus en plus. On a vu, que les brebis sont livrées indistinctement aux mâles, qui les fécondent au hasard; mais un choix forcé a déjà précédé ce manque d'attention. Il est l'effet indirect de ces voyages meurtriers qui tendent, par une progression

lente, à la diminution, et peut-être même à la destruction des troupeaux mobiles. Tout nouveau-né mal constitué doit être livré au couteau sans distinction de sexe. Un voyage de 150 lieues exige une constitution très-robuste dans un élève de quelques mois. La destruction totale des forêts, et les foibles progrès d'une agriculture indolente, qui n'a su mettre à profit que quelques lisières de terre que le passage continuel du bétail avoit améliorées, ont rendu ces voyages beaucoup plus pénibles. La nature a beau fournir annuellement un nombre de brebis égal à la moitié des mères, le plus grand effort des propriétaires ne sauroit conserver plus de cinq agnelles sur douze, et ce choix fait avec intelligence doit également contribuer à la perfection de la race.

La mobilité des bêtes à laine favorise également le passage des béliers d'un troupeau à l'autre, usage pratiqué depuis long-tems en Espagne et dont l'expérience a démontré l'utilité. L'Espagne renferme dans son sein plusieurs climats très-variés, non-seulement par leur différence en latitude du Nord au Sud, mais encore par la nature du terrain qui, en général, est extrêmement coupé et montagneux. Dans les situations les plus froides il y a des troupeaux

de la race de mérinos fixes et mobiles, qui produisent des laines de première qualité ; il y en a également dans les situations les plus brûlantes ; ainsi si les extrémités du froid et du chaud forment un obstacle à l'amélioration des laines, ce n'est du moins qu'au-delà de certaines bornes, qu'on ne rencontre pas dans la péninsule.

La nourriture du bétail paroît influer davantage sur la qualité des laines. Dès que par des moyens naturels ou artificiels, on peut le faire paître toute l'année dans des champs couverts de verdure, on n'a rien à désirer à ce sujet ; mais une nourriture sèche long-tems prolongée est un obstacle à leur amélioration, et dans les localités où on y est réduit, on élève plus difficilement la race au premier degré de finesse et on ne peut même l'y soutenir qu'en la renouvelant de tems en tems avec de bons béliers, tirés des troupeaux entretenus dans des pâturages toujours verds.

Le changement de pâturage contribue beaucoup à la santé des brebis et doit influer également sur la qualité des laines. Quand les troupeaux demeurent trop long-tems dans une même localité, ils l'épuisent d'abord des meilleures herbes, ils s'accomodent ensuite des médiocres, et si on prolongeoit leur séjour, un absolu be-

soin leur feroit rechercher jusqu'aux plus mauvaises. Tout propriétaire intelligent fait en conséquence circuler ses troupeaux dans les différentes parties de ses domaines: bien entendu qu'un déplacement salutaire ne doit pas toujours être un voyage pénible et qu'il ne faut pas s'imposer la loi d'aller chercher au loin, ce qu'on peut rencontrer à une distance plus commode.

Rien ne nuit tant à la beauté des laines et à la santé des troupeaux, que le long séjour dans les étables : rien ne contribue plus à la propreté et même à la finesse des toisons que le paroaye en plein champ ; mais dans les climats rigoureux, on ne sauroit se dispenser de leur procurer quelque abri contre les vents glacés et impétueux, et même contre les pluies froides et continuelles. Sous un hangard fermé au Nord et entièrement ouvert au midi, le sacrifice d'un peu de paille pour la litière écarte tous les inconvénients de cette précaution salutaire. On doit en abréger la durée. Les bêtes à laine, dès que le tems est sec et calme, peuvent résister aux plus grands froids. Les mérinos surtout le supportent sans inconvénient à cause de leur toison impénétrable, qui s'élève sur leur front, des-

cend jusques sur leurs pieds et ne laisse à découvert que le bout de leur museau.

Les observations qui précèdent me paroissent suffisantes pour éclaircir la question ; il s'agit actuellement de la résoudre, et je ne balancerai pas à le faire, et à considérer comme la cause prochaine et immédiate de l'amélioration des laines dans les troupeaux de la mesta, la non-castration des agneaux mâles, et l'excellent choix des béliers, dont cette pratique est le préliminaire indispensable. Je ne doute pas qu'à diverses reprises les Souverains, les ministres, ou même plusieurs de ces très-puissans bergers, dont l'association est composée, n'ayent fait venir en Espagne des béliers étrangers ; mais ces tentatives problables, dont on ne retrouve plus les traces, n'ont pas le caractère d'authenticité inséparable de l'origine d'une aussi grande richesse, que celle des laines d'Espagne, dans le cas où elle auroit été acquise par le seul fait de l'introduction d'une race nouvelle, qu'on ne retrouve plus dans aucun des pays qui ont été supposés l'avoir fournie. On aura, sans doute, opéré sur les plus beaux troupeaux, qu'on aura pu d'abord se procurer ; mais la non-castration et le choix ont toujours produit l'amélioration incontestable de la race primitive, étrangère,

nationale ou métise en faveur des bergers de la mesta, qui s'y étoient scrupuleusement astreints et à l'exclusion des autres troupeaux, où on mutiloit, comme on mutile encore, la plus grande partie des mâles, afin de rendre leur chair plus savoureuse.

C'est la seule différence de régime qui distingue les troupeaux mobiles d'Espagne de ceux de Provence et de Languedoc, qui ont même en leur faveur une localité plus heureuse et des voyages moins pénibles ; mais en Languedoc et en Provence on a peut-être, sans réflexion, toujours sacrifié l'amélioration de la race à la délicatesse de la chair, et on n'a jamais obtenu que des laines communes.

Je considérerai ensuite en seconde ligne comme une cause générale de prospérité, le privilège qu'ont les troupeaux de la mesta, de paître pendant toute l'année dans les champs, regardant comme un inconvénient très-grave les longs et pénibles voyages, qui leur procurent cet avantage, et distinguant, avec soin, le préjudice d'une marche forcée des bienfaits d'un exercice modéré.

§. 7.

De l'amélioration des laines dans différentes contrées de l'Europe.

Après avoir porté la réflexion sur toutes les particularités de l'économie dès brebis d'Espagne dans le pays même, d'où elles tirent leur origine, comme notre but direct, en nous occupant de cet objet, est d'en tirer des lumières utiles aux progrès de cette économie dans nos provinces méridionales, il paroît convenable de porter l'attention sur les différens succès des tentatives, qui ont été faites pour l'amélioration des laines dans diverses contrées de l'Europe.

Les Anglais ont toujours été extrêmement attentifs à la bonification de leurs différentes races de brebis sous le double rapport de la chair et de la toison. Cette nation *solidement* éclairée semble avoir acquis le rare privilège d'être constament dirigée par la théorie la plus sûre dans ses spéculations industrielles. Accidentellement favorisée dans l'acquisition des mérinos par ses communications avec l'Espagne à l'époque de la guerre de la succession, elle a adopté sans hésitation dès les premiers essais pour la propagation de cette race précieuse, une méthode simple et productive, dont elle ne s'est jamais écartée. Tous les

économistes de la Grande-Bretagne ont pris pour base de leurs spéculations en ce genre, la faculté évidente que le bélier a de communiquer une partie de ses qualités à un grand nombre d'agneaux par la jonction avec plusieurs brebis. En faisant une sage et continuelle application de ce principe, l'agriculture anglaise a obtenu différens degrés d'amélioration relatifs au climat, à la situation particulière des terres, au genre d'économie, qui y est établi, au capital que chaque fermier avoit à sa disposition, et à la qualité des étalons qu'il a pu se procurer. Toutes ces améliorations n'ont pu être semblables; il est même inutile d'examiner si quelques unes ont été complètes; il suffit de savoir, que l'agriculture et l'industrie nationales des trois Royaumes en ont retiré des avantages infiniment supérieurs à ceux de toutes les améliorations pratiquées sur le continent européen.

Mais des économistes inquiets nous apprennent que ces améliorations faciles, opérées par le seul moyen des béliers, ne sauroient être solides, et que toutes les brebis moyennes d'Angleterre retourneront infailliblement tôt ou tard à leur premier degré d'infériorité, attendu qu'il n'y a que la race des mérinos dans toute sa pureté originaire la plus rigoureuse, qui puisse se

soutenir à un degré de finesse invariable. Cette prédiction paroît d'abord effrayante pour la postérité des fermiers anglais ; mais en attendant l'événement funeste, qui doit la réaliser, les possesseurs des troupeaux améliorés, en retirent depuis long-tems un produit avantageux, et si l'arrêt est irrévocable, et que toutes ces belles races métises doivent nécessairement s'évanouir un jour et se confondre entièrement avec la classe des bêtes à laine les plus inférieures, on aura cependant la faculté incontestable de les remplacer en améliorant éternellement des brebis communes ; car toute la mauvaise humeur des écrivains les plus endurcis dans leurs systêmes, n'empêchera jamais un agriculteur opulent de réussir dans la même entreprise, qui a enrichi son père, en employant la même méthode, rectifiée par l'expérience et soutenue par des capitaux plus étendus.

Les Français ont attiré l'attention sur leurs bergeries par les nombreux traités qu'ils ont publiés sur l'éducation des moutons. Ces traités renferment tous des *théories savantes*, qui malheureusement n'ont pas encore été confirmées par l'expérience. Elles ont en outre l'inconvénient de laisser le lecteur dans une incertitude embarassante par le choc des opinions

contraires, que chaque auteur établit avec une égale opiniâtreté. Nous citerons de préférence le plus récent de ces traités, parce qu'il renferme des aveux précieux sur la situation réelle de cette économie dans l'Empire français, et que des faits positifs sont toujours beaucoup plus intéressans à connoître que des méthodes incertaines. Nous copions mot pour mot le passage suivant du traité sur l'éducation des moutons de M. Chambon, imprimé à Paris en 1810 (page 60).

» Quelques troupeaux de mérinos répandus » sur le sol de la France, ne peuvent pas encore » rendre nos laines recommandables. Le défaut » de fortune du plus grand nombre des Français » sera long-tems un obstacle à la multiplication » de cette précieuse race. Jusqu'à ce que nos » troupeaux de moutons purs soient nombreux, » nous n'aurons que nos laines de Roussillon » les plus belles que nous possédions, et que » celles des vastes plaines qui environnent Nar- » bonne, où l'éducation la plus détestable, pour » me servir de l'expression de Rolland, n'est » pas encore parvenue à détruire l'influence du » climat. Après les laines qu'on vient de nom- » mer, nous comptons celles du Berry, de la » Sologne, de la Bourgogne, de la Champagne,

» etc. avec ces laines nous ne fabriquons point » en France des draps un peu passables, sans le » secours de celles de Hollande, d'Angleterre et » d'Espagne. Mais des *essais* faits dans ces der- » niers tems avec des laines de mérinos, nour- » ris dans nos pâturages et couverts d'un habit » de toile écrue, ont prouvé que nous pourrions » avoir à volonté des toisons superfines, avec » lesquelles on a fabriqué des chals, dont le » tissu est plus fin que celui des Cachemires; à » la vérité ils n'en ont pas la douceur, la mol- » lesse et le moëlleux. Je ne désespère pas d'ob- » tenir ces qualités dans la laine de quelques » moutons que je soumettrai à un régime parti- » culier; je rendrai compte en son tems du suc- » cès ou de l'inutilité de mes expériences. «

M. Chambon observe en outre très-judicieu- sement dans son avant-propos, que, malgré le penchant qui le porte naturellement à préférer les écrits de ses compatriotes, il ne pourroit pas oublier que les Français sont trop nouvellement adonnés à l'éducation des moutons, pour avoir acquis une grande instruction dans cette partie. Il conclut que la raison auroit dû se joindre à l'intérêt, pour leur faire adopter les procédés avec lesquels les peuples, qui les avoisinent, avoient réussi dans leurs entreprises. En atten-

dant que les Français eux-mêmes trouvent convenable de profiter de l'utile leçon, qui est renfermée dans la sage observation de Mr. Chambon, puisse-t-elle du moins nous garantir nous-mêmes de cet engouement funeste qui voudroit étendre l'empire de la mode jusqu'au point de nous donner l'inexpérience pour guide dans la direction d'une branche d'économie si nécessaire.

Comme l'habit de toile écrue, qui fournit des schals plus fins que ceux de cachemire, pourroit paroître une idée merveilleuse aux personnes avides de nouveautés, nous croyons devoir observer que c'est une vieille invention renouvelée des Grecs et des Romains, qui avoient aussi quelques fois des petites fantaisies rurales. Si ce raffinement pouvoit réellement produire des effets heureux, il auroit depuis long-tems trouvé des imitateurs. Tout l'avantage qu'on peut retirer de cet accoutrement ridicule et dispendieux, c'est de prolonger sur les brebis, lorsqu'elles se trouvent dans leurs pâturages les funestes effets des étables fermées. Une enveloppe évidemment supperflue ajoutée à une toison, déjà si serrée et si chaude par elle-même, ne peut qu'augmenter la transpiration et intercepter le contact de l'air libre. Il en résulte pour la

laine, non pas une augmentation de finesse, mais une diminution d'élasticité, que la prévention pourroit seule considérer comme un avantage. La toison ainsi affaiblie perd également ce crêpé, qui est le sceau caractéristique des belles laines d'Espagne, et qui les rend si précieuses pour la fabrication des draps et des autres étoffes foulées. Il n'entre point dans notre plan d'examiner minutieusement si ces laines ainsi altérées deviendront plus propres à être employées dans une certaine qualité des chals, ou dans toute autre étoffe de caprice. Les manufactures de draps sont pour nous le point essentiel, et il est à désirer qu'elles puissent toujours se passer de brebis vetues ; car pour présider à la toilette de nos troupeaux du step, qui ont souvent de 20 à 30 mille pièces de bétail, il nous faudroit une belle quantité de bergers ainsi métamorphosés en valets de chambre.

Les anciennes liaisons des Pays-Bas avec l'Espagne, et le caractère industrieux des habitans de ces contrées, y avoient depuis long-tems tenu les yeux ouverts sur les avantages de l'amélioration des laines ; mais la race de mérinos n'avoit jamais pu réussir dans le Texel, à cause de l'humidité et même de la fertilité des pâturages, qui lui est décidément contraire. Ce

n'est que vers l'année 1650 que les Hollandais, ayant trouvé dans les Indes Orientales une grande espèce de moutons, qui, à raison de sa corpulence, s'accommodant mieux d'une nourriture plus abondante, s'est naturalisée avec facilité. La longueur de la traversée et la cherté du fret ne permettant pas de faire des exportation considérables de bétail, il est évident que l'amélioration ne pouvoit s'opérer, que par la méthode extensive des croisemens et que la race Indienne n'a pas pu être conservée dans toute sa pureté originaire. Soit que les béliers n'ayent pas été assez souvent renouvelés pour atteindre à une amélioration complète, soit que dans ce nouveau climat et sous un ciel nébuleux, la laine dût recevoir nécessairement quelque altération, il est certain qu'elle a changé de nature et pris un caractère distinctif: de courte et frisée, elle est devenue longue et unie, mais elle a conservé une grande finesse qui la fait aller de pair avec les meilleures qualités d'Angleterre dans la classe des laines à peigner.

Cette race de brebis, qui n'est plus ni la race pure des Indes, ni la race ordinaire du pays, a pris le nom de race Flandrine; elle se propage depuis long-tems par elle-même, et s'est étendue des pâturages du Texel et de la Frise Orientale,

jusqu'aux environs de Lille et de Warnéton. Le régime, auquel ces troupeaux sont assujettis, est aussi simple et aussi ressemblant au régime des troupeaux d'Espagne, que la différence de climat a pu le permettre. Ils parquent en plein champ jusqu'au mois de décembre ; à cette époque on les abrite sous des hangards fermés au Nord et ouverts au midi, ou dans des étables très-aérées, où on les nourrit de foin, de pommes de terre, et d'avoine durant les froids les plus rigoureux, avec l'attention de les conduire au pâturage toutes les fois que le tems le permet. On a publié des merveilles de la fécondité de ces brebis, qui actuellement se réduit à la même proportion que celle des brebis ordinaires, c'est-à-dire, un agneau par portée et quelquefois deux ; on a également exagéré le poids de leur toison, qui n'est en effet que de quatre à cinq livres de laine lavée, ce qui, eu égard à la grandeur de taille et à la quantité de fourrages qu'elles consomment, ne donne pas non plus un produit plus considérable que celui des brebis des autres pays ; mais on trouve néanmoins de très-grands avantages dans l'entretien économique d'une race robuste peu sujette aux épidémies, facile à soigner et qui fournit quatre livres de laine d'une belle qualité, dont la vente est assurée par son

emploi immédiat dans les manufactures nationales.

L'établissement de cette nouvelle race de brebis, connues sous le nom de brebis Flandrines, produite par le mélange de béliers originaires des Indes Orientales avec la race ordinaire de Hollande et de Frise, dans une localité reconnue défavorable pour les économies de laine fine, forme une expérience, qui ne laisse aucun doute sur l'utilité des croisemens de race et sur l'étendue et la solidité des améliorations pratiquées par ce moyen. Mais nous sommes dans la ferme persuasion, qu'on ne sauroit rendre à l'industrie Russe un service plus essentiel, que celui d'attacher a cette doctrine la plénitude de conviction, qui accompagne les vérités fondamentales. C'est ce qui nous engage à pousser plus loin nos recherches et à recourir à de nouveaux exemples, en les puisant toujours, non dans les faibles essais des particuliers, mais dans l'expérience solennelle des grandes entreprises nationales, dont l'authenticité ne sauroit être contestée.

En 1760 l'Électeur de Saxe avoit obtenu, par le crédit de sa fille, la Reine d'Espagne, un petit troupeau de 400 têtes de mérinos. En 1778 la cour de Madrid accorda au même Électeur

une nouvelle exportation de 300 brebis. Avec ces foibles moyens bien ménagés, la Saxe est parvenue à se passer entièrement du secours des laines étrangères dans ses propres manufactures de draps surfins, et il lui reste encore un excédent considérable pour l'exportation des laines en nature. Ici le succès a été complet, et les laines de Saxe sont employées dans les manufactures anglaises concurremment avec les laines d'Espagne.

Le régime observé par les Saxons dans leurs économies de laine fine, a été établi d'après les mêmes principes qui ont dirigé les Hollandais. On y a placé les mérinos dans des étables, parce qu'elles étoient déjà en usage pour la race commune, et que le climat les demandoit; mais on a eu soin de les construire très-aérées, pour rendre leurs inconvéniens moins sensibles.

La race pure a toujours été conservée en Saxe avec le plus grand soin dans les bergeries du Souverain, d'où il ne sort jamais aucune brebis, et qui fournissent seulement des béliers aux particuliers. Mais les troupeaux améliorés sont actuellement en si grand nombre, qu'on est forcé d'employer les meilleurs béliers de race métise, qui se trouvent déjà embellis au point de ne conserver aucune différence sensible

avec la race pure naturalisée dans le pays ; de manière que la race saxone ainsi que la race flandrine se multiplie aujourd'hui par elle-même et se soutient invariablement au degré de perfection déjà acquis.

Mr. Alstromer, homme supérieur aux lumières de son siècle, avoit osé concevoir le projet d'établir des troupeaux de laine fine en Suède, malgré la rigueur du climat. Il ne fut point arrêté par l'exemple décourageant des tentatives infructueuses, faites dans le tems de la Reine Christine. Dans ce premier essai un troupeau composé de béliers et de brebis d'Espagne, avoit été transporté à grands frais. Les brebis, par une suite de la délicatesse de la constitution commune aux femelles de tous les animaux, n'avoient pu résister aux inconvéniens successifs d'une longue traversée d'été, de leur abordage à l'entrée de l'hiver dans un climat rigoureux et de soins peut-être très-actifs, mais vraisemblablement mal combinés, qu'on se donna pour les en garantir. Elles périrent toutes en peu de tems avec le petit nombre d'agneaux qu'on en avoit obtenus et qui étoient tous malheureusement conformés, attendu le mauvais état des forces de leurs mères. Quelques béliers qui s'étoient conservés, ayant été dispersés comme

inutiles, et même rejetés comme nuisibles, furent recueillis par de simples agriculteurs, qui n'avoient qu'un petit nombre de brebis, et produisirent dans leur troupeau une amélioration sensible, quoique très-éloignée de la perfection des laines d'Espagne.

Mr. Alstromer, instruit de ce fait positif, examina d'abord avec soin les traces qu'il avoit laissées et y aperçut, sans hésitation, la certitude d'obtenir par le croisement de la race espagnole avec la race suédoise, une qualité de laine moyenne extrêmement précieuse pour l'encouragement des manufactures nationales. Peut-être se livra-t-il dès-lors à l'espérance de parvenir graduellement à une amélioration plus complette; mais son génie solidement éclairé n'avoit aucun besoin de cet encouragement surabondant, parce qu'un avantage réel, présent et extensible à l'économie d'une nation entière, est certainement assez appréciable par lui-même, sans qu'il soit nécessaire de le mêler aux illusions d'un mieux encore problématique.

Quoiqu'il en soit, Mr. Alstromer reçut à la fin de l'année 1724, sur un navire suédois, bon voilier, venu de Bilbao avec la plus grande diligence, un premier envoi de béliers mérinos, bien choisis, dont aucun ne mourut dans la tra-

versée, et qui furent tous débarqués en bon état. Il est à présumer qu'on avoit fait toutes les dispositions nécessaires pour recevoir ces béliers, et pour tirer tout le parti possible de leur acquisition, puisqu'ils étoient à peine arrivés en Suède depuis trois ans, lorsque le public fut instruit de l'heureux succès de cet essai dans le livre intitulé : *Guide fidèle du berger suédois*, imprimé à Stockholm en 1727, auquel il a été ajouté, en 1733, un supplément, sous le titre : *des secrets de l'art du berger.*

Dès cette époque, rien ne fut négligé pour étendre les progrès de l'amélioration des laines; on évita avec soin de donner l'allarme aux Espagnols par de grandes extractions de béliers mérinos faites avec appareil ; mais plusieurs navires suédois, partis du Nord de la péninsule, en exportèrent, à diverses époques, de petites quantités, embarqués dans différens ports. Mr. Alstromer ne dédaignoit point d'entrer, pour cet objet, dans des relations directes avec les navigateurs de la marine marchande, et tous les capitaines qui débarquoient en Suède quelque pièce de bétail de laine fine, ne fût-ce qu'un simple bélier, en recevoient un accueil distingué. Le Gouvernement distribua en outre des récompenses à ceux qui établissoient des troupeaux

de bonne race, et qui les élevoient de manière à activer l'amélioration des laines, *autant que le climat pouvoit le permettre.* D'après ce système suivi, le ministère, en 1746, pour compléter les ouvrages qui avoient déjà paru sur cette matière, fit imprimer et distribuer par tout le royaume un traité intitulé : *Courte et solide instruction pour l'éducation avantageuse des bêtes à laine.*

C'est une chose si connue en Suède par l'expérience d'un grand nombre d'années, que la laine fine des troupeaux espagnols a passé à la race descendue des brebis ordinaires, uniquement par le moyen de béliers de laine fine, que presque tous les habitans de la campagne le savent.

L'ouvrage de Mr. Alstromer, dans lequel on trouve mot pour mot la phrase que nous venons de transcrire, est traduit dans toutes les langues, et même en langue espagnole, honneur qu'on ne fera certainement pas à beaucoup de traités modernes sur l'éducation des moutons. Outre les divers écrits dont nous venons de parler, Mr. Frédéric Wan-Hastfer a publié en 1752, en langue suédoise, un ouvrage plus étendu sous le titre *d'instruction complette sur la meilleure méthode d'éducation des bêtes à*

laine, qui a été traduit en allemand en 1754, et de l'allemand en français en 1756.

Il n'y a décidément point de troupeaux mérinos de race pure en Suède; par le simple exposé des faits, on voit qu'il auroit été bien difficile d'y introduire et presqu'impossible d'y conserver des troupeaux entiers de brebis qu'il auroit fallu retirer directement d'Espagne. Les améliorations de Saxe n'ayant commencé qu'en 1760, l'Allemagne qui seule auroit pu fournir des brebis fines à la Suède, n'en possédoit point elle-même avant cette époque. Les meilleurs troupeaux de Suède sont donc entièrement composés de métis. La qualité de la laine s'y est cependant élevée, malgré la rigueur du climat, exactement au même degré de finesse que la seconde qualité des laines d'Espagne. Elle s'y soutient constamment aujourd'hui depuis plus d'un demi-siècle; ce qui prouve d'une manière victorieuse que les troupeaux de métis forment une richesse précieuse d'une acquisition facile et d'une conservation solide.

On ne sauroit trop s'appésantir sur cette vérité; il nous importe de l'établir d'une manière incontestable, parce que c'est sur elle seule que repose entièrement la convenance de l'amélioration des laines. Toute autre méthode est trop

dispendieuse dans son principe, trop lente dans ses progrès et trop retrécie dans ses résultats ; elle n'offrira jamais la moindre probabilité d'un succès assez étendu, pour contribuer d'une manière sensible à l'accroissement de l'industrie d'un grand Empire.

Cependant quelques auteurs français, à la tête desquels on distingue Monsieur Vindé, ont publié, en dépit de l'expérience et du bon sens, des arrêts de proscription contre les croisemens de race, et des prétendues méthodes pour accélérer la multiplication des troupeaux de race pure. Pour ménager à ce système toute la faveur du petit charlatanisme typographique, on l'a accompagné de magnifiques tables de progression, dans lesquelles le modeste propriétaire de trois ou quatre brebis de race pure se voit enrichi d'un nombreux troupeau de mérinos au bout de 14 à 15 ans. Le calcul de Monsieur Vindé est malheureusement fondé sur des conditions, qui ne sont pas faciles à réaliser. La première c'est que le troupeau doit être composé de brebis immortelles ; la seconde qu'elles doivent donner régulièrement chaque année des agneaux immortels comme elles ; la troisième qu'aucune brebis ne doit jamais être exposée à la dent du loup, à l'avidité des voleurs

de bestiaux, ni à aucune autre perte accidentelle.

On rougit d'être obligé de combattre des absurdités pareilles ; mais les mensonges imprimés ont tant d'attraits pour les esprits superficiels, que le système de Monsieur Vindé, appuyé de grands tableaux in-folio, a trouvé des admirateurs même en Russie, et a servi de base à l'établissement de plusieurs troupeaux.

L'augmentation annuelle des brebis est supposée dans ces tableaux, de 50 sur 100, ou d'un deuxième. L'augmentation réelle qui s'opère en Espagne d'après les états authentiques dressés sur les troupeaux existans, n'est que d'un huitième ; tout le succès qu'on peut attendre des soins les plus éclairés se borne à porter régulièrement cet accroissement progressif à un sixième ; car douze brebis ne pouvant donner que six agneaux femelles, il faut encore en déduire deux pour la mortalité naturelle de la totalité du troupeau, une pour les accidens et une pour le défaut de gestation. Il suit de ce calcul, que jamais des laines d'aucun pays n'ont pu être améliorées par l'introduction de la race pure et sa substitution à la race indigène, puisqu'il auroit fallu plusieurs siècles de persévérance dans le même système pour y parvenir.

Mais ces améliorations existent et ont été rapidement opérées en Angleterre, en Hollande, en Saxe et en Suède ; on est donc forcé de les attribuer au seul moyen praticable, qui est le croisement des brebis du pays avec des béliers de race étrangère.

§. 8.

De l'amélioration des laines dans les provinces méridionales de Russie.

Nous avons vu par ce qui précède, qu'il existe des laines fines dans les climats opposés par leur température. Les brebis qui fournissent ces précieuses toisons, y sont assujéties à des différences de régime très-marquées. En Espagne elles sont toujours parquées en plein air, en Saxe on les met à l'abri dans des étables. Les mérinos du royaume de Léon sont assujétis à de longs voyages périodiques pour aller chercher un hivernage en Estramadure, tandis que presque tous les troupeaux du Nord de l'Europe sont sédentaires. Leur nourriture diffère également, non-seulement d'un pays à l'autre, mais même d'une bergerie à l'autre. Les pâturages naturels, les prairies artificielles, le foin, la paille, les rameaux de différens arbres, diverses plantes légumineuses avec ou sans leurs

graines, les pommes de terre, les glands, et même les joncs, sont employés en diverses circonstances avec plus ou moins de succès, avec plus ou moins d'inconvénients, et ce qui est avantageux dans une occasion, devient souvent nuisible dans l'autre. Cette modification de procédés, d'après les convenances particulières, est l'ouvrage de l'intérêt éclairé par l'expérience, et chaque berger dans la conduite de son troupeau, est beaucoup mieux dirigé par la pratique que par tous les vains systèmes des auteurs.

Le premier pas à faire pour assurer l'extension de l'amélioration des laines dans nos provinces méridionales, est donc de se mettre au-dessus des préventions, qui dans un art aussi simple que l'art du berger, pourroient faire sacrifier la sûreté économique des coutumes locales à l'incertitude couteuse des raffinements étrangers.

Nous ne proscrivons aucune méthode, nous croyons même qu'on peut, à la rigueur, se flatter ailleurs de quelque réussite, même en suivant les procédés les plus merveilleux; mais pouvant parvenir au même but sans aucun effort, nous croyons superflu d'opérer des prodiges là où la nature n'en exige point.

L'établissement du régime pastoral usité dans nos provinces les plus voisines des bords de la

Mer Noire, et de la Mer Caspienne, remonte dans la nuit des tems jusqu'aux époques patriarchales. Ce régime, toujours pratiqué avec succès, est consacré par la durée des siècles ; il a la sanction de la plus impérieuse de toutes les puissances, celle de la nécessité. Dût-il être proscrit, on ne pourra jamais lui en substituer un autre et dans un step uniforme, quoiqu'immense, où aucune variété de ressource n'est offerte à l'industrie, on n'a pas le choix des moyens.

Ce régime, dans toute sa simplicité, a de grands traits de conformité avec celui des troupeaux d'Espagne. Tout y est exactement semblable : la distribution des économies en grandes masses, la destination des terres à ce seul objet, la distinction des pâturages d'été et des pâturages d'hiver, les voyages des troupeaux, la vie nomade des bergers ; on diroit que le même peuple, transporté à cette grande distance, y a conservé ses usages primitifs.

Dans tous les tems, la supériorité d'influence des béliers sur les qualités des agneaux a été reconnue en Tauride, ainsi qu'en Espagne, comme le seul principe de l'amélioration et de la conservation des bonnes races de brebis ; il est vrai que l'action de cette influence a toujours été dirigée vers d'autres objets que la finesse des

laines, considérée dans ses rapports avec la fabrication des draps. Dans la vaste étendue du step continental, on a spéculé sur les grands moutons à large queue à cause de l'énorme quantité de graisse qu'ils fournissent. Dans le step plus rétréci de l'intérieur de la presqu'île, des béliers gris suffisent pour obtenir, même des brebis noires, ces jolies peaux d'agneaux dont on fait des pelisses très-recherchées. Ce n'est que dans la partie montagneuse qu'une race plus petite, revêtue d'une laine un peu moins commune, fournit à la fabrication domestique des draps du pays, dont les Tartares font usage.

Les premières tentatives de la bonification des laines de Crimée, par l'introduction d'une race étrangère, se rapportent à une époque très-récente. Le transport de Sa Majesté, *Le Joseph*, arrivé à Sébastopol en 1803, ayant débarqué des béliers mérinos, dont un petit nombre est demeuré sur le pays, cette amélioration a fait immédiatement des progrès rapides par la seule influence des mâles, sans le secours des brebis de race pure, qui ne sont parvenues en Tauride qu'en 1807. Les métis de la quatrième génération, provenant de ces premiers essais, sont encore en petit nombre, n'ayant pu commencer à paroître qu'en 1810. Ils sont tous

revêtus d'une laine surfine propre à la fabrication des draps de première qualité; et quand même la prévention s'obstineroit à voir une supériorité marquée dans les brebis de race pure, comme la laine en dernière analise doit toujours servir à la fabrication des draps, ce succès doit paroître suffisant aux esprits solides dont la modeste ambition se borne à l'utilité.

Les bergeries de race fine doivent nécessairement être établies comme principe des améliorations; mais elles ne sauroient jamais être admises comme moyen général et extensif. Toute la possibilité réelle de l'obtention d'une grande quantité de laine fine propre à la fabrication des draps fins et moyens, repose sur les croisements de race, et il est évident que par cette méthode ne pouvant parvenir à la perfection que graduellement les moyens de bonification n'ont pas besoin d'être complets pour produire un effet avantageux, et qu'on doit les mettre tous en usage sans en négliger aucun quelque faible qu'il puisse être.

Le principe général d'une amélioration étendue, que nous allons énoncer dans toute sa simplicité, se réduit donc, à *distribuer dans tous les troupeaux des béliers revêtus d'une laine plus fine que celle des brebis.*

Nous disons bien clairement des béliers revêtus d'une laine plus fine, et non des béliers d'une meilleure race, parce que nous entendons décidément attacher l'idée de la perfection, non à la pureté prétendue de la race, qui est une qualité occulte et incertaine, mais à la finesse réelle de la toison qui est une qualité sûre et évidente. Les témoignages s'affaiblissent en raison de la distance; la Russie est trop éloignée de l'Espagne pour que la généalogie des béliers puisse jamais devenir un garant solide de l'amélioration des laines. Cette base de confiance seroit sujette à trop d'abus; elle donneroit trop de prise au charlatanisme; il vaut mieux l'écarter entièrement. Un bélier de race pure, et un bélier, dont la toison est élevée au premier degré de superfin, sont et doivent être des mots synonymes, et malgré toute opinion contraire, un bon économe doit classer les troupeaux qu'il dirige d'après les mêmes principes qu'un bon fabricant classe les laines qu'il employe.

Les béliers directement venus d'Espagne sur le navire *Le Joseph*, avoient un caractère d'authenticité irrécusable dans leur origine, indubitablement attesté par la publicité de toutes les circonstances du voyage et par le témoignage

complet d'un équipage entier de la marine Impériale. On a évidemment reconnu dans leur toison le même degré de *finesse de crépé*, *de ténacité* et *d'élastisté*, que dans les meilleures laines d'Espagne. Mais leur influence effective sur les croisemens de race a déterminé d'une manière encore plus précise leur degré de mérite sous ce rapport, par la bonification progressive de la race qui en est provenue. Unis avec les brebis communes du pays, ils ont fourni dès la première génération des agneaux égaux en finesse avec la race demi-fine de Valachie, connue sous le nom de Cigaye.

Cet effet a eu tant de généralité et d'exactitude que les bergers Bulgares, prenant peut-être avec raison la ressemblance complète pour la chose effective, et ne pouvant se décider à prononcer le nom de métis qui ne leur est point familier, ont décoré ces produits de la première génération du nom de Cigaye, et n'en démordront certainement plus.

La race Cigaye effective, n'est plus à proprement parler une race étrangère pour a Russie, puisque le pays d'où elle tire son origine est actuellement occupé par les armées Russes. Les importations de cette race de brebis recevant une grande facilité du voisinage immédiat, sont

très-propres à hâter l'amélioration des laines dans nos provinces Méridionales. Elles ont commencé a avoir lieu en 1804 par les soins de Son Excellence Monsieur le Comte de Kotchoubey, et par l'entremise de Monsieur de Kirico, Consul de Russie à Boucharest. Les brebis Cigayes ayant déjà un degré de finesse primitif égal à celui des métis de la première génération, il est évident que l'union des béliers superfins avec des brebis Cigayes, donne, dès la première gestation, des agneaux d'une finesse, égale à ceux de la seconde génération provenant des brebis communes, fécondées par les mêmes béliers. Leur laine a déjà dès à présent un emploi très-avantageux dans les fabriques de drap demi-fin, et est même recherchée avec empressement pour être expédiée dans les pays étrangers.

Ces expériences ont réussi, dès la première tentative, parce qu'elles ont été effectuées assez en grand pour fixer l'attention par des résultats non équivoques. Le troupeau de Cigaye envoyé par M. de Kirico en 1804, étoit de mille brebis; depuis lors la facilité des communications et l'encouragement du succès ont rendu cette spéculation plus active; la plûpart des Provinces y ont pris part; on en trouve dans le step de pérécop cinq mille dans une seule éco-

nomie ; chez les Cosaques du Don on en a établi des bergeries encore plus étendues, et ce ne seroit point aller au-delà de la vérité que de porter la somme des importations réunies de cette seule espèce à 50 mille pièces de bétail.

D'un autre côté les troupeaux de laine superfine se sont également multipliés en Crimée et dans les environs d'Odessa. Les meilleurs béliers et les meilleures brebis de ces différentes bergeries atteignent réellement au plus haut degré de perfection des laines d'Espagne, et il n'est pas douteux qu'on peut retirer de ces divers établissements des moyens précieux qui doivent contribuer d'une manière sensible à l'amélioration des laines du pays.

On possède donc déjà, outre les qualités intermédiaires qui n'ont pas entre elles des séparations bien marquées, deux degrés de finesse très-connus et très-distincts : la race superfine, qui tire son prix de sa perfection, et la race Cigaye qui présente de grandes ressources par son abondance. Il ne s'agit plus que de déterminer le mode le plus avantageux, pour mettre ces deux moyens en action, de manière que leur influence se concentre dans le plus haut degré de perfection pour la qualité, et s'étende en même tems à la plus grande latitude possible

pour la quantité. Pour parvenir à la solution pratique de cet intéressant problème, il ne s'agit que de distribuer avec discernement à toutes les bêtes à laine indigènes et étrangères les meilleurs *étalons* qu'on pourra se procurer, en apportant toujours le plus grand soin à réunir les plus beaux béliers avec les plus belles brebis.

Le nombre des naissances des mâles et des femelles est à peu près égal, et la finesse de la laine à peu près pareille dans les deux sexes; mais il ne faut, pour la multiplication de la race, qu'une quantité de béliers, très-inférieure à la quantité des brebis. Quelques faibles qu'on suppose les moyens de bonification existans, un excellent choix de béliers est toujours possible et il donnera toujours lieu à une amélioration rapide, dès qu'on voudra le réaliser.

Pour rendre cela plus sensible par un exemple, supposons qu'on possédât dans un district d'une certaine étendue, les quantités suivantes en bétail indigène et étranger.

	Béliers.	Brebis.
Race pure	200	200
Métis de 3me. génération	1,800	1,800
Métis de 2me. génération	2,000	2,000
1re. génération et Cigayes	36,000	36,000
Race ordinaire	400,000	400,000

Il faudroit moutonner tous les béliers communs et faire la distribution des troupeaux pour la monte, de la manière suivante :

Béliers de race pure supérieurs choisis avec le plus grand soin.	10 avec 200	Brebis de race pure.
Béliers de race pure de second choix.	90 avec 1800	Brebis métises de 3me. génération.
Béliers de race pure restans.	100 avec 2000	Brebis de seconde génération.
Béliers 3me. génération.	1800 avec 36000	Cigayes.
Béliers de seconde génération.	2000 avec 40000	Brebis communes bien choisies.
Béliers Cigayes bien choisis.	18000 avec 36000	Brebis communes restantes.

C'est ainsi qu'on a opéré en Saxe, dès le principe. Les brebis de race pure directement arrivées d'Espagne, sont demeurées réunies dans les bergeries du Souverain avec leur entière descendance femelle. Les béliers mérinos sura-

bondants ont été vendus aux particuliers, qui les ont réunis avec des brebis de Silésie, et on a donné des béliers de Silésie aux brebis communes. Les progrès successifs de l'amélioration ont ménagé ensuite la faculté de se procurer de meilleurs béliers avec plus de facilité, et l'on trouve actuellement des économies particulières qui rivalisent de beauté avec les bergeries du Souverain, quoiqu'elles n'ayent jamais employé une seule brebis positivement de race pure.

Mais si le troupeau venu d'Espagne avoit été dispersé dès le principe, si le malheureux système de M. Vindé avoit engagé à distribuer quatre béliers et quatre brebis à chaque propriétaire, auroit-on dû s'attendre à ce succès ? on peut décidément répondre pour la négative. Supposons que les quatre plus beaux béliers eussent été judicieusement réunis aux quatre plus belles brebis : un certain nombre de brebis communes auroit également partagé cet avantage ; par l'effet de cette ridicule distribution, plus de soixante-et-dix brebis de laine fine auroient été privées de l'influence de ces béliers privilégiés dont elles auroient pu profiter, si elles étoient demeurées réunies, et les moyens d'amélioration se seroient nécessairement affaiblis par leur division.

Les brebis ne sont jamais surnuméraires dans un troupeau, à moins que le pâturage ne manque; ce cas est éloigné pour les brebis surfines dans nos provinces méridionales. Les brebis de race pure ne peuvent pas devenir plus fécondes en les réunissant avec des brebis communes. Mais 400 brebis distribuées dans 100 troupeaux, donnent lieu à des soins toujours beaucoup plus pénibles et souvent moins heureux, que lorsqu'elles se trouvent réunies dans une seule bergerie; et 8 béliers de choix qui leur suffisent quand elles se trouvent ensemble, sont beaucoup plus faciles à trouver que 400, à l'influence desquels elles se trouveroient soumises dans ce bizarre système de dispersion.

Pour améliorer les laines avec facilité et avec assurance, il faudra donc toujours revenir à l'établissement méthodique et naturel de troupeaux entiers d'une race uniforme. On donnera graduellement à ces brebis, suivant l'ordre indiqué par leur degré de beauté, les meilleurs béliers qu'on pourra se procurer, et autant que faire se pourra, sensiblement supérieurs à la qualité des brebis; mais sans dédaigner les moyens d'une petite amélioration, quand on ne pourra pas se procurer ceux d'en opérer une grande.

Croyant la matière suffisamment éclaircie, nous allons proposer avec la confiance de la conviction, notre système qui pourra vraisemblablement convenir à plusieurs contrées de ce vaste Empire, et qui est incontestablement le seul praticable pour donner promptement un grand produit aux pâturages immenses des Provinces Méridionales.

Axiôme fondamental.

Quelque soit le régime établi dans une bergerie, lorsque ce régime n'est point nuisible à l'espèce des bêtes à laine, et que le même nombre de brebis a déjà existé pendant un certain tems, sans diminution et avec des accroissements progressifs; ce régime analogue au climat et favorable à l'espèce ne sauroit être contraire à la variété des brebis à laine fine.

Corollaire.

Dans plusieurs provinces de Russie, et surtout dans les steps méridionaux, et dans l'intérieur de la Tauride, les troupeaux communs étant déjà dans un état florissant et donnant un grand revenu annuel, malgré le bas prix de leur laine, on doit procéder à leur amélioration, en y introduisant des béliers d'une meilleure espèce,

sans apporter aucun changement à l'ordre établi dans cette économie.

Développement des moyens.

1°. Il seroit à désirer que les troupeaux superfins pussent être augmentés par des acquisitions faites dans l'étranger ; mais ce moyen dispendieux à des bornes étroites dans les circonstances actuelles, et il est plus facile et plus promptement avantageux de faire un bon usage des ressources déjà acquises.

2°. Le soin le plus important est de conserver la base de ces ressources ; et les propriétaires des meilleures races ne doivent faire aucune vente de brebis, tant pour leur propre intérêt bien entendu, que pour celui de la chose publique, puisqu'il est évident que les propriétaires des meilleures brebis, possédant également les meilleurs béliers, ces brebis seront toujours beaucoup plus avantageusement placées dans l'économie d'où elles tirent leur origine.

3°. On doit profiter de la situation montagneuse d'une partie des terres de la Tauride, pour y placer les troupeaux les plus fins dans des pâturages plus frais en été et plus abrités en hiver. Cette localité décidément plus avantageuse à la perfection de la laine, ménagera des ressources pour renouveler ces béliers du

step, où les améliorations seroient vraisemblablement un peu moins complètes sans le secours qu'on peut retirer de ce moyen.

4°. Le voisinage de la Valachie, permettant de faire des acquisitions de brebis Cigayes à un prix modéré, les personnes qui n'ont point de troupeaux et qui veulent en établir, feront très-bien de préférer cette race et de la réunir avec le plus beaux béliers qu'ils pourront se procurer, pour avoir de meilleures laines, dès le principe, et parvenir plutôt au plus haut degré de superfin.

5°. Les propriétaires de brebis communes ne doivent pas négliger de procéder immédiatement à l'amélioration de leurs troupeaux, en employant les meilleurs béliers qu'ils pourront se procurer, c'est-à-dire, des métis à défaut de béliers de race pure et des béliers Cigayes à défaut de métis. Ceux même qui n'auront pas les moyens d'acheter des béliers Cigayes, doivent recourir sans hésitation aux métis provenant du mélange des Cigayes avec la race commune, ou tout au moins faire un bon choix de béliers blancs de leur propre troupeau : car il vaut mieux se contenter d'une très-légère amélioration, que de n'en produire aucune.

6°. On ne doit faire aucun cas des généalo-

gies, mais s'appliquer à la connoissance des laines et juger du mérite des béliers par la finesse de leur toison. Toute opinion contraire ne peut être soutenue que par ceux qui, se proposant de vendre des métis sous le nom de béliers de race pure, ne veulent pas que les acheteurs se dirigent par le témoignage de leurs yeux.

7°. On doit éloigner de l'art pastoral tout rafinement inutile ; le rendre à sa simplicité primitive, rassurer les esprits des bergers épouvantés par des prescriptions compliquées, et faire en un mot de la science de l'amélioration des laines, un véritable a, b, c, que les enfans même puissent apprendre.

FIN.